title : Journal de l’Empire (1807-08-02), Théâtre français, *Débuts de Mlle Henry*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1807/theatrefrancais/debutsmademoisellehenry

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, Dimanche 2 août 1807.

created : 1807

language : fre

# Théâtre Français. Débuts de Mlle Henry.

En toute saison, et surtout en été, le grand succès, celui qui flatte le plus, c’est le succès d’affluence. Quand les meilleures pièces et les meilleurs acteurs sont abandonnés, Mlle Henry a trouvé le secret d’attirer du monde à ses débuts, quoique la mode en soit passée, et qu’à force de voir des débutants on en ait perdu l’envie. Cependant le principal objet des Comédiens, quand ils font débuter, c’est de piquer la curiosité publique par de nouveaux visages : ils font toujours débuter en été, pour contrebalancer les mauvais effets de la chaleur ; et tout début qu’on ne suit pas est contraire aux intentions du fondateur.

On se souviendra longtemps des débuts de trois jeunes princesses, qui se présentèrent presqu’en même temps à la cour de Melpomène : Mlles Volnais, Bourgoin et Gros. Cet été-là valut aux Comédiens plus que le meilleur hiver : le plus couru et le plus vrillant de ces trois débuts fut celui de Mlle Volnais. Les figures influèrent plus que le talent sur cette célébrité passagère. Des trois débutantes si fêtées, l’une, à présent, est nulle dans la tragédie, et l’autre n’y paraît que dans quelques rôles de confidentes ; mais à la fois trois actrices jeunes et jolies ! Il y avait de quoi piquer la curiosité des plus indifférents : les trois déesses se disputaient la pomme, et chaque spectateur croyait être le Pâris de l’aventure.

Que dirai-je des débuts de mesdemoiselles Georges et Duchesnois ? Il ne pouvait y avoir entre elles aucune contestation sur la beauté ; mais on se battit pour leur talent : le fanatisme s’en mêla. On rougit aujourd’hui de ces batailles ridicules, et le temps a prononcé sur les deux rivales.

Le second début de Mlle Henry, dans la Céliante du *Philosophe marié*, a été plus heureux encore que le premier ; la débutante s’était prudemment débarrassée d’un magnifique habit de cour, dont la queue, prodigieusement longue, avait singulièrement gêné son action dans son premier début. Cette queue énorme eût été capable de faire tomber une actrice moins ferme sur ses pieds. C’est peut-être une des plus fortes preuves du talent de Mlle Henry, d’avoir su occuper assez les spectateurs par son débit et par son jeu, pour les distraire des proportions gigantesques de son habit. Elle ne pouvait pas dire alors :

Ah ! Mon habit, que je vous remercie !

Elle n’avait de grâces à rendre qu’aux ressources de son esprit.

C’est une opinion assez générale, qu’elle est meilleure pour les soubrettes que pour les coquettes ; peut-être cette tenue, cette décence, cette noblesse théâtrale que l’art exige dans les rôles de grandes coquettes ne sont-elles pas si bin appréciées, si bien senties du public que la finesse, la vivacité, l’enjouement des soubrettes, qui plaisent à tout le monde. Dans un temps où, par suite des changements survenus dans le ton de la société, les coquettes ont beaucoup de ressemblance avec les soubrettes, il serait possible que Mlle Henry parût plus agréable dans ce dernier emploi, sans y mettre plus de talent que dans l’autre. Les connaisseurs n’oseront décider quel est le genre qui lui convient davantage ; mais la foule l’aimera mieux dans les rôles de soubrette.

La manière dont elle a joué, dans son troisième début, le rôle de Dorine du *Tartuffe*, vient à l’appui de l’opinion de la multitude ; et cette fois la suivante a mieux valu que la maîtresse. Le rôle de madame de Martigues, dans *L’Amant Bourru*, lui a été bien moins favorable que celui de la servante d’Orgon, où elle a réuni tous les suffrages. Les soubrettes de Molière sont de véritables servantes, un peu effrontées, que l’on traite un peu durement, qui sont cependant attachées à leurs maîtres et prennent le haut ton dans la maison, parce qu’elles y ont obtenu de la confiance par leur gros bon sens et leur fidélité. Du temps de Molière, il n’y avait que les dames de qualités qui eussent des femmes de chambre ; On remarque dans les menaces qu’Orgon fait à Dorine, la simplicité grossière des mœurs du siècle : rien n’est plus choquant aujourd’hui qu’on homme qui veut frapper une femme, quoique cette femme soit sa servante. Plusieurs passages de nos anciens comiques attestent qu’on maltraitait alors les valets. Ce vers de Molière, au sujet de la prude Arsinoë :

Mais elle bat ses gens et ne les paye point,

est un trait de mœurs des plus singuliers : les dames faisaient donner le fouet à leur jockeis, même déjà grands, comme on le voit dans *La Comtesse d’Escarbagnas*. Les valets n’avaient point encore fait de réflexions philosophiques sur l’égalité ; ils ne savaient pas encore accuser éloquemment l’injuste et aveugle destin, qui les réduit à servir des hommes que la nature a fait leurs égaux : chose étrange ! On était autrefois à leur égard exigeant et sévère, et la plupart étaient attachés et fidèles ; aujourd’hui qu’on les flatte, qu’on les gâte, qu’on s’en laisse piller, on n’en trouve presque plus de bons et d’affectionnés à leurs maîtres. Une fausse et cruelle philosophie a corrompu tout le bonheur domestique, en faisant fermenter les passions, en substituant des sophismes à la place du sentiment moral, en accoutumant à raisonner sur leurs devoirs, ceux qui les remplissaient par un heureux instinct plus sûr que tous les raisonnements.